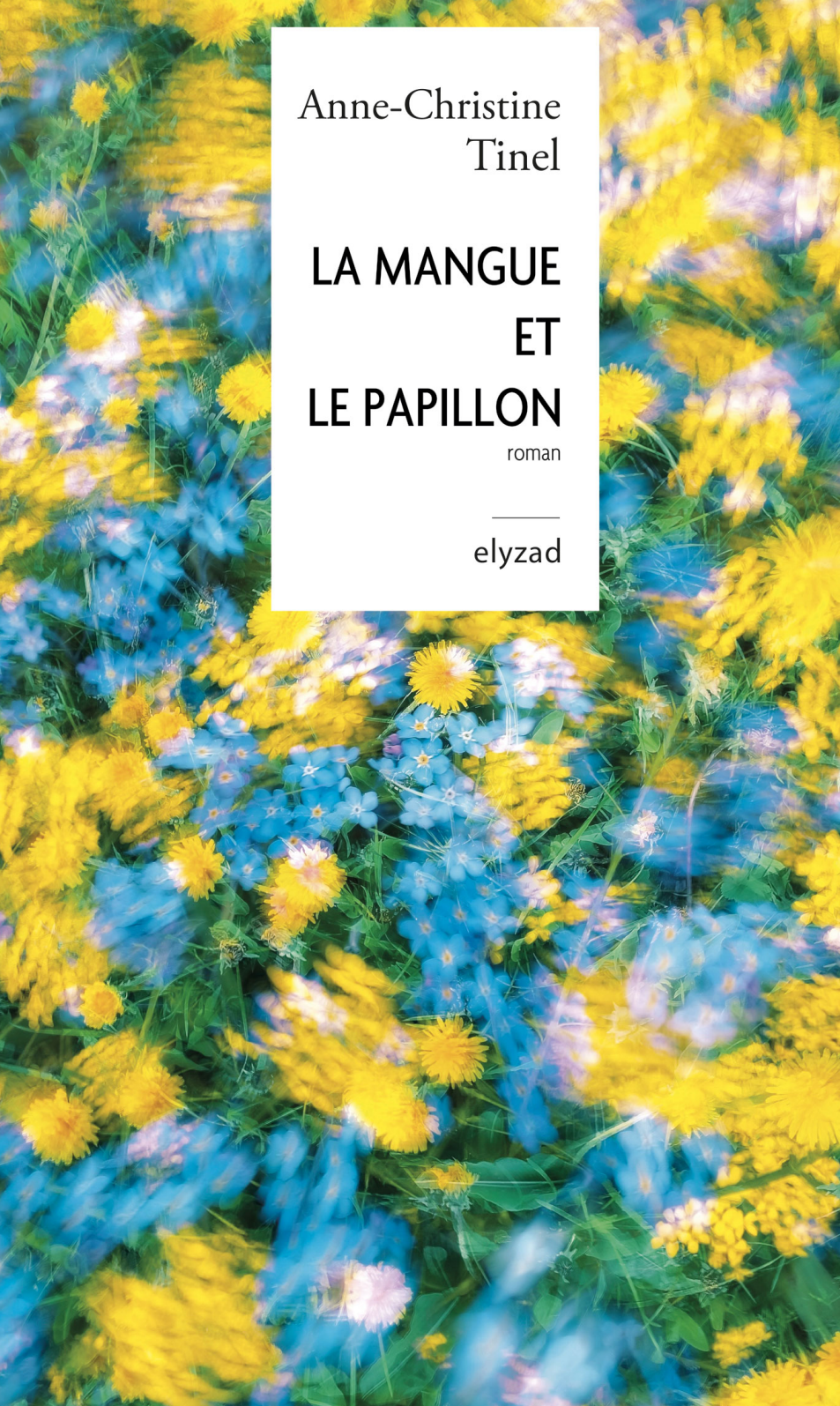




Anne-Christine
Tinel

**LA MANGUE
ET
LE PAPILLON**

roman

elyzad

La mangue et le papillon

De la même autrice

ROMANS

Tunis, par hasard, Elyzad, 2008.

L'œil postiche de la statue kongo, Elyzad, 2009. Prix spécial du jury de la ville de Toulouse.

Malena, c'est ton nom, Elyzad, 2022.

THÉÂTRE

La mer n'a pas d'horizon, Petit Théâtre de Vallières, 2013. Premier prix du Concours d'auteurs du Petit Théâtre de Vallières.

Fartlek, Koinè, 2020.

Les deux contes évoqués dans le roman sont inspirés des *Contes et légendes de La Réunion* d'Isabelle Hoarau & Gérard Joly (éditions Orphie, 2013).

Photographie de couverture : © Eugene Golovesov, sur Unsplash

© Éditions Elyzad, 2025

www.elyzad.com

Anne-Christine Tinel

La mangue et le papillon

roman

elyzad

« De quoi souffres-tu ?
De l'irréel intact dans le réel dévasté.
[...]
D'une étoile qui s'est, la folle, rapprochée et qui
va mourir avant toi. »

RENÉ CHAR,
Dans la pluie giboyeuse.

La main de Lucie va et vient, de la palette au visage de l'enfant. La petite regarde le pinceau caresser les cases, bleu roi, vert-de-gris, pression sur sa peau quand l'adolescente applique le maquillage.

C'est long... Claire se tortille. Quand est-ce que je pourrai voir ? Bientôt, murmure Lucie, concentrée, c'est presque fini ; mais à Claire, il lui semble que ça n'en finit pas...

Elle brûle de se regarder, de découvrir dans le miroir le visage que peint pour elle Lucie. L'air de la grande est sérieux, arrimé à quelque secret enfoui qui l'intimide. Claire ne se fâche pas. Elle se sent tenue, par contagion, de participer à un rituel qui lui échappe et dont elle perçoit la gravité ; prise en charge par les gestes sûrs, Claire oublie son impatience, se laisse aller à la sensation du pinceau sur sa peau dont elle guette le ballet.

Le plumet effleure par touches, tapote, pointille, estompe ; il trace, sous l'autorité du regard qui construit le dessin sur la peau. La main s'agite, rythmée par la chanson que reprend Lucie après quelques secondes suspendues, où elle retient sa respiration dans l'attention réclamée par un trait décisif.

Et la chanson de nouveau naît sur les lèvres, toujours la même, dans la forêt profonde d'une langue mystérieuse où scintille parfois la silhouette de syllabes où elle croit reconnaître certains mots... Aussi des images naissent-elles de la nuit protectrice de la chanson, jamais tout à fait les mêmes... tantôt passent des doigts dans la toison soyeuse d'un doux cabri ; tantôt une nonne retirée offre-t-elle un plat parfumé ; tantôt des mariés en fuite cherchent-ils un refuge à l'amour... La langue est si familière qu'elle a la consistance même du corps de Lucie, dont elle est l'extension, son aura... Et la mélodie baigne de lumière la cabane sous le buisson... et la chanson se dissémine entre les branches...

Et Claire, les yeux ouverts, dort-elle, quand Lucie pose le pinceau et lui place le miroir sous le nez, Ça te plaît ? et que, dégradé de bleus et de verts, un papillon, un merveilleux papillon, couvre son visage ? ou plutôt, son visage n'est-il pas ce

papillon ? Claire s'émerveille : comment Lucie, la main de Lucie, a-t-elle trouvé cela, cette réalité, que le visage de Claire, en vérité est ce papillon ?

Et le papillon s'ouvre en elle, il déploie sa réalité surnaturelle et pourtant concrète, se confondant avec la perception qu'elle a d'elle-même, et il lui semble qu'il pourrait battre des ailes, et que la nouvelle Claire pourrait s'envoler, dans la cabane se confondre avec les langues de ciel découpées par les feuilles du bouleau, avec elles sautiller, chatoyer, dans un doux fondu enchaîné... Alors Claire, hypnotisée par l'image que lui renvoie le miroir, Claire ne répond pas, et Lucie, radieuse, entraîne son œuvre hors de la cabane et l'offre à la pleine largesse, et dans le pré, les gamines emportées par la transe née des accents lointains de la chanson dansent une ronde follette, et Claire toujours se souviendra, de la lumière, les ailes à hauteur d'enfant ; autour d'elles à mi-corps la prairie volette, vibre, bourdonne...

*

Aussi loin que Claire se souviene il y a Lucie. Dans la cuisine, maman surveille le lait sur la gazinière tandis que Lucie dresse la table, puis maman verse dans le bol et Claire attend, un peu, que la peau se forme. Ici (Paaas les doigts, Claire)

la cuiller plonge dans le chocolat, creuse la crème qui se fige en une soie plissée, avant de fondre en grumeaux sur la langue.

Dans les petits matins qui mènent à l'école, la main de Lucie tient la sienne, les grandes jambes de son pas s'ajustent au sien. Le soir au sortir du bain, Lucie tend la serviette puis Claire sent le chaud, dans son dos, quand Lucie presse sa bouche contre le coton et souffle, plus haut, plus bas, de l'autre côté, Encore, allez Lucie, s'il te plaît.

Bien plus tard, après la traite, maman rentrera ; tous, Claire, Stéphane et Jacques, et Lucie aussi, seront en pyjama. Odeur merveilleuse du savon à la rose, rapporté de Marseille un jour par Marcel (le cousin de papa) en quantité industrielle, après une tournée de l'orchestre.

Quand elle s'efforce, il se peut que Claire se rappelle la naissance des jumeaux. Claire revoit maman, allongée dans le lit d'alcôve où le docteur a prescrit son repos, Si vous ne voulez pas les perdre Annie, soyez raisonnable. Aux côtés de maman, dans l'absence de maman, toujours Lucie est là, depuis toujours.

*

On joue à grand-mère Kalla ? propose Stéphane. Claire et Jacques battent des mains.

Lucie roule des yeux dans les orbites, elle prononce, Je mets mon petit châle, puis se jette la veste sur la tête et pousse un cri d'oiseau lugubre. On crie, on court partout, sur le tas de bois, derrière le fumier.

Lucie prend une voix de sorcière, elle ricane. Avec ses doigts elle fait la forme raidie qu'ont les mains des sorcières avec les griffes au bout. Elle rentre le cou dans les épaules, elle couvre les dents avec les lèvres dans un sourire crochu, ses pommettes montent. Brusquement Lucie est une autre. On dirait vraiment une vieille femme édentée. Parfois au moment de s'endormir, à l'instant de basculer, surgit dans l'esprit de Claire ce visage de sorcière né sur le visage de Lucie. Même, elle se demande (et c'est effrayant), si la vraie Lucie, peut-être, n'est pas celle qui apparaît au détour du jeu, malveillante et décrépie. Tout miel, la vieille femme édentée amadou, Venez petites crapules, venez boire un verre de limonade chez grand-mère Kalla. Dans la cour de la ferme, Claire et les jumeaux se dispersent, les poules rouspètent, on crie d'effroi et on se perche mais Jacques est attrapé.

Lucie le tient par les aisselles, l'enfant tournoie. Le petit châle de grand-mère Kalla se dénoue, la veste tombe. L'ombre de Jacques tourne avec lui sous lui, autour de Lucie qui tient Jacques, bien serré, avec ses bras et ses mains, la tête de Jacques calée contre elle. La toupie prend de la vitesse. Stéphane et Claire reculent, les pieds de Jacques leur viennent au niveau des yeux. Ils voudraient, eux aussi, oh oui, tourner, comme ça, très haut, très très haut... Pouce, ça tourne, arrête, Lucie j'ai dit pouce, j'ai la tête qui tourne, larmoise Jacques... La toupie s'immobilise. S'efface le masque de grand-mère Kalla ; revient, doux, le sourire de Lucie. Assis sur la terre, essoufflés, la grande et le petit attendent que s'estompe le tournis.

Ça sent la chair fraîche, reprend la voix, sans le visage. La jeune fille soulève le tee-shirt du garçon et presse la bouche contre le bidon. Jacques se tortille, Tu me chatouilles ! Lucie fait mine de le dévorer, Jacques hurle et rigole. Stéphane et Claire entrent dans la mêlée. Méchante grand-mère Kalla, ils crient, non tu ne l'auras pas ! Ils agrippent le corps de Jacques, chacun une jambe. Ils tirent. Doucement, dit Lucie.

Lucie, Claire et Stéphane, tous les trois balancent le corps de Jacques qui reprend son souffle, rouge hilare. *Bateau sur l'eau, la rivière la rivière...*

Avant qu'il ne touche le sol, les bras de Lucie récupèrent Jacques, elle berce. À mon tour ! exige Stéphane. Tout à l'heure, répond l'adolescente avec un baiser sur le front, c'est que je n'ai plus de force, moi. Elle dépose Jacques sur l'herbe, s'allonge à côté de lui. Viens, maman ourse. Mon petit, elle répond. Claire et Stéphane s'agglutinent. Claire pose la tête sur le ventre de maman ourse. Les doigts se promènent sur la tête de Claire, le dos de Claire, ils jouent avec le pelage. On regarde les nuages ? propose Lucie.

Les oursons fouillent les cumulus. Ils cherchent les formes qu'on reconnaît, un bateau, la tête d'un chien. Le ciel est immense, il s'émiette. Ici une île ! pointe Stéphane.

Un récit monte. Jusqu'au dîner Lucie raconte. Comment le monde, au commencement, était mer et soleil, sans la moindre parcelle de paysage terrestre. Or le soleil était las, tellement fatigué de voyager au-dessus de la mer sans jamais apercevoir de rivage, ni reposer ses pieds sur une montagne. Lasse la mer, de ne jamais allonger ni la joue, ni l'épaule, sur la tendresse d'une plage. Le vent, lui, s'irritait à friser l'écume sans jamais porter de parfums d'arbres ni de fleurs dans sa chevelure. La terre, alors, était enfoncée sous l'océan, tout au fond, dans le giron du magma.

Un jour, loin sous l'océan, au fond, tout au fond la terre songea. Sous l'océan, dans les plis de la terre roulée sur elle-même naquit un murmure, adressé au feu qui loge sous elle, plus bas encore, plus loin. Le feu écouta. Il écouta... dans ce murmure de roches et d'entrailles, le gémissement exigeait que le feu s'enflât, et s'enflât...

Le feu s'enfla ; il s'enfla tant, dans la nuit, il poussa, secoua tant, que le monde trembla. La mer s'ouvrit sous l'élan et, dans les langues rougeoyantes d'un volcan, la terre surgit sous les étoiles. Le ciel respira l'odeur neuve de la terre émue, le vent joua dans les arbres, le soleil caressa la crête d'une jeune montagne où il se lova, pour la nuit. Ainsi naquit une île.

Le mot jeté en travers du chemin possède une force. Le mot a pourfendu le monde en deux blocs distincts. Dans ce nouveau monde Claire et Lucie sont séparées, rejetées de part et d'autre d'une brèche.

Fin des années 60, Lozère. Claire vit à la ferme avec ses frères et Lucie. Toutes deux partagent rires et jeux. Mais un jour Lucie disparaît. Claire est ébranlée : comment a-t-elle pu l'abandonner ? Pourquoi ce départ est-il tabou ? Claire retisse les fils de l'histoire de Lucie. À la croisée du passé familial, l'épisode honteux des « enfants de la Creuse » qui bouleverse des vies – et marque la sienne à jamais.

Dans une écriture où palpitent les émotions de l'enfance, ce roman explore les compromis ordinaires avec la conscience, et la puissance de l'attachement.

elyzad

14,50 €

